

WEISBORD, Merrily, *Le rêve d'une génération. Les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide*. Montréal, VLB Éditeur, 1988. 400 p.

Jean-François Cardin

Volume 43, numéro 3, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304831ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304831ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cardin, J.-F. (1990). Compte rendu de [WEISBORD, Merrily, *Le rêve d'une génération. Les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide*. Montréal, VLB Éditeur, 1988. 400 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(3), 436–438. <https://doi.org/10.7202/304831ar>

WEISBORD, Merrily, *Le rêve d'une génération. Les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide*. Montréal, VLB Éditeur, 1988. 400 p.

On pourrait dire que Merrily Weisbord a reçu une éducation communiste, comme d'autres ont reçu une éducation catholique, juive ou protestante. L'auteure a conservé un profond respect de cette éducation et encore plus de ceux qui la lui ont inculquée. Mais si, au fil de son enquête et de ses entrevues auprès d'anciens communistes québécois, l'auteure a retrouvé «l'atmosphère de communion chaleureuse», d'idéal et d'amitié qui les a animés, elle a aussi découvert en contrepoint la face sombre de leur expérience, soit l'emprise totale et sans concession du parti communiste et du pouvoir soviétique sur leur vie et leur conscience. Le livre de Merrily Weisbord, qui relate la vie et les espoirs des communistes montréalais de la Grande Crise à la déstalinisation, est en fait l'histoire d'un espoir déçu, d'un grand rêve, porté par une poignée d'idéalistes, broyé par la raison d'État et par le rouleau compresseur de l'Histoire.

Les premiers chapitres sont consacrés aux années trente qui, paradoxalement, constituent pour les personnages de Weisbord les années fastes, celles de l'euphorie des commencements, où tout semble possible, où le message communiste s'impose de lui-même face aux malheurs du capitalisme. Avec force détails et témoignages, l'auteure nous raconte d'abord comment certains militants ont reçu la «grâce» et ont adhéré à la doctrine communiste. Mais l'adhésion au communisme n'est pas qu'intellectuelle; elle implique également une fidélité et une loyauté sans faille à l'Internationale communiste. Si Weisbord condamne cette soumission aveugle des communistes canadiens, qui constitue un des thèmes récurrents de son ouvrage, elle tente par ailleurs de l'expliquer en analysant en profondeur leur cheminement intellectuel, leurs motivations et le contexte particulier de cette époque. La défense de leur idéal socialiste et celle de l'URSS se confondaient en une même liturgie et il ne leur serait jamais venu à l'idée de séparer ces deux préceptes.

Après une période de répression au début des années trente, l'année 1935 marque le commencement de la gloire pour le PCC, auquel il n'est plus illégal d'adhérer. C'est la période bénie du «front uni» contre les dictatures fascistes, qui remplacent pour un temps le capitalisme comme premier ennemi à combattre. Le membership augmente et se diversifie rapidement, incluant maintenant de nombreux intellectuels issus de la classe moyenne. Les militants s'infiltrèrent partout et accèdent notamment à des postes de direction dans plusieurs syndicats.

Dans cette foulée, plusieurs Canadiens français adhèrent à la section québécoise du PC, tels Henri Gagnon et Émery Samuel. Mais à peine sont-ils membres que déjà ils veulent imprimer à l'organisation une orientation nettement nationaliste, faisant des travailleurs francophones une classe d'opprimés parmi les opprimés. Cette vision des choses, bien sûr, ne plaira pas à l'establishment plus conformiste du parti, situé à Toronto, qui les bannira après la guerre, en les accusant de «nationalisme étroit et chauvin». L'auteure montre d'ailleurs beaucoup d'empathie envers les membres francophones et reproche aux dirigeants torontois leur incompréhension des aspirations particulières des Canadiens français. De même, pour de nombreux Québécois d'origine juive

et prolétarienne, le PCC semble la seule organisation qui les accueille ouvertement et les respecte, face à l'antisémitisme ambiant.

Weisbord reconstitue avec beaucoup de finesse la vie au sein du parti. Elle décrit abondamment le climat de fraternité unissant tous les membres, quelle que soit leur origine sociale et ethnique. Cette solidarité s'alimente notamment de la répression et de la marginalité qui caractérisent la vie des communistes. Il se développe une mentalité d'apostolat dans l'adversité qui devient une seconde nature, un véritable art de vivre.

Le début de la guerre et le pacte germano-soviétique constituent la première fissure dans le cocon de certitude qui enveloppait jusque-là les communistes québécois. Alors qu'on se plaisait à voir dans l'URSS le seul vrai rempart contre le fascisme, voilà que celle-ci signe un pacte de non-agression avec les nazis. Cette nouvelle conjoncture rejette une fois de plus l'opprobre sur le PCC tandis que ses membres, dont plusieurs sont perplexes, retournent à la clandestinité.

La situation se renverse à nouveau en juin 1942, à la suite de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne. L'URSS, condamnée hier, devient du jour au lendemain la grande alliée. Les communistes canadiens acceptent avec enthousiasme le nouveau mot d'ordre de Moscou les invitant maintenant à s'engager à fond dans l'effort de guerre. La cote du parti, rebaptisé pour la forme Parti ouvrier progressiste, est tellement bonne, que Fred Rose est élu au parlement fédéral en 1943.

Mais cette passion pour la défense de l'URSS conduit à des débordements qui seront fatals au parti. À la fin de la guerre, on apprend par un transfuge soviétique, que Fred Rose, Raymond Boyer et d'autres membres du parti auraient transmis aux Soviétiques des « secrets » d'État. Encore une fois, si Weisbord n'approuve pas ces gestes, elle cherche néanmoins à les comprendre et à les relativiser. Ici, la démonstration est beaucoup moins convaincante et laisse le lecteur perplexe. L'auteure ne réussit tout au plus qu'à faire passer les accusés pour des idéalistes inconscients, incapables de comprendre la portée de leur geste. L'affaire des procès d'espionnage et la vague d'anticommunisme qui la suit marquent le début de la fin pour le PCC. La description des excès de la chasse aux sorcières, que ce soit dans les syndicats, dans l'opinion publique ou ailleurs, n'apporte rien de vraiment neuf.

Au début des années 1950, le PCC n'est plus que l'ombre de lui-même. Plusieurs ont déjà démissionné après les procès, réalisant soudainement la soumission du parti envers l'URSS. La plupart des membres francophones ont quitté le parti à la suite de l'expulsion humiliante d'Henri Gagnon en 1947. Le parti s'isole et s'enferme dans une rigidité idéologique étouffante que l'auteure décrit sans complaisance.

En 1956, la révélation par Khrouchtchev des atrocités commises par Staline vient détruire les dernières illusions. On assiste alors chez plusieurs à un réveil douloureux: c'est la fin du grand rêve de l'avènement d'une société juste et égalitaire au Canada, pour lequel on avait sacrifié sa vie. Ce réveil s'accompagne souvent d'un violent rejet, non pas du marxisme, mais de ses deux grandes incarnations temporelles que sont le PCC et l'URSS.

Le point fort du livre de Weisbord n'est pas les longs chapitres sur les procès ou sur l'anticommunisme d'après-guerre, comme le sous-titre pourrait le laisser croire. La première partie, où l'auteure décrit longuement l'engagement et la ferveur qui animaient les communistes et l'atmosphère de vie particulière dans laquelle ils vivaient, présente beaucoup plus d'intérêt. Le parallèle entre l'engagement communiste et l'engagement religieux revient constamment: on entrait au parti comme on entrait en religion. Certains membres, tel Raymond Boyer, ont abandonné la religion pour adhérer au marxisme, après une violente crise de conscience.

D'abord paru en anglais et présenté ici dans une excellente traduction, cet ouvrage de Merrily Weisbord, n'est pas une étude d'historien universitaire. Au récit des événements historiques, l'auteure ajoute en contrepoint une trame dramatique semi-fictive par laquelle, à la manière du romancier, elle recrée une atmosphère, restitue une émotion, dépeint en détail une scène. À la fin du livre, on devient presque intime avec ces personnages qui, avant d'être des communistes, étaient d'abord des humanistes croyant sincèrement en la bonté et la dignité de l'homme. Leur erreur aura été peut-être de croire que le PCC était le seul véhicule de ce noble idéal.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

JEAN-FRANÇOIS CARDIN